



**HAL**  
open science

## La géométrie de l'origine

Nassif Farhat

► **To cite this version:**

Nassif Farhat. La géométrie de l'origine. ALTRALANG Journal, 2022, 4 (1), pp.111-123. hal-04156727

**HAL Id: hal-04156727**

**<https://hal.science/hal-04156727>**

Submitted on 9 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La géométrie de l'origine

Nassif FARHAT ; Professeur agrégé de lettres modernes ; Doctorant contractuel à l'ENS de Lyon

*Il y a tant de choses qui finissent par le commencement  
que le commencement commence à finir par être la fin.*

(Tristan Corbière, *Les amours jaunes*, Paris, Glady, 1873, p. 13)

De ce que l'origine point vient qu'il y a point d'origine. C'est au *point d'origine* que se rencontrent les réductions géométrique : vers le centre d'un plan, et phénoménologique : vers le sujet transcendantal. Ici comme ailleurs, il n'est jamais fait retour à l'origine qu'en tant qu'elle est un point, et qu'à cette ponctuité<sup>1</sup> de l'origine les sciences régionales précisément concourent (*concurrere : courir pour se rassembler en un point*) indique qu'il ne peut s'agir là d'un fait seulement idiomatique. Même lorsque, par exemple dans l'idiome kantien, l'origine est conçue comme l'informalisable, et qu'est admise l'impossibilité d'y faire retour, elle continue d'être « ce qu'il y a de primordial dans le point ultime d'une régression » (Rudolf Eisler, *Kant-Lexikon*, Paris, Gallimard, 1994, p. 775). Même encore lorsqu'est niée jusqu'à la possibilité d'un quelconque commencement, *point d'origine* reste parlant, à condition de *bien* l'entendre, de *tout* y entendre. Ainsi est-ce d'après et depuis cette formule, *point d'origine*, que nous souhaiterions raisonner, la faisant résonner pour nous la faire entendre toute.

Par suite, il s'agit d'approcher dans le sens de cette formule celui d'une géométrie de l'origine ; autrement dit : de faire retour sur la manière dont il est fait retour à l'origine ; ou encore : de poser aux retours « une question en retour »<sup>2</sup> (Edmond Husserl, 173) – au sens où le propose Husserl, dans *L'origine de la géométrie* à laquelle nous n'arriverons qu'enfin, car l'enjeu sera justement de montrer que 1. si tout point est d'origine, 2. alors point n'est d'origine, 3. car elle est toujours déjà finale. De là s'annonce que la géométrie de l'origine n'est pas sinon métamorphique, en tant que ces trois propositions sont elles-mêmes co-originales, qu'elles sont une et la même, et qu'il n'en est pas d'autres.

Cette métamorphose (qui procède d'un glissement dont il excède notre propos de restituer la logique, mais qui n'est, on l'aura compris, rien moins que dialectique), la littérature

---

<sup>1</sup> Nous empruntons cet hapax au traducteur anonyme de l'*Ars brevis* de Raymond Lulle, p. 42.

<sup>2</sup> C'est à Jacques Derrida que l'on doit cette traduction de la « *Rückfrage* » d'Husserl. Il s'en justifie dans l'« Introduction », (Edmond Husserl, 36), d'une façon qui, *via* la lisibilité, livre subtilement la question à l'espace littéraire.

(*Ursprache*<sup>3</sup>) sinon en est, du moins en garde les traces, sous la forme à décrire de ce que nous appellerions, si le mot n'était à ce point à la fois ambitieux et attendu, une poétique de l'origine. Elle est ce que dit le poète : « Je suis les commencements. / Je suis les fins. »<sup>4</sup> (Mahmoud Darwich, 140). À notre tour, et sur ces traces, suivons les commencements. Suivons les fins.

*Point d'origine.* Ce que dit cette formule, et ce qu'elle nous fait dire, tient dès lors en trois points.

1. D'abord, que de toute chose l'origine a la forme d'un point, figure géométrique et sémiotique, pleine et élémentaire, dont dérivent les figures complexes. Parler de *point d'origine*, c'est alors parler de l'origine comme d'un point, d'un *un* précédant le pluriel, initiale singularité<sup>5</sup> qui ressemblât le plus possible à son absence, l'épanouissement qui différât le moins d'un évanouissement. Là est le sens premier, le premier sens donné à ce qui est premier – et s'il ne nous revient pas d'en faire l'histoire, c'est qu'à chercher le point originaire de la ponctuelle origine, à vouloir écrire la genèse de telle forme de la genèse, nous croirions vainement aller vers ce dont en fait nous partons. Partir arriver au même point : c'est à savoir de la *Genèse*. Plutôt donc que d'y retourner, tournons-nous vers ceux qui s'y tournent, et songeons, par voie régressive, à *Petite cosmogonie portative*, le livre de Raymond Queneau réécrivant *Microcosme*, le livre de Maurice Scève réécrivant le *Livre de la Genèse* se réécrivant lui-même<sup>6</sup>.

Raymond Queneau, dans ce qu'il faut bien considérer comme un pastiche<sup>7</sup> qui emprunte pêle-mêle, quoiqu'il y paraisse au premier abord, aussi bien aux récits monothéistes de la création qu'aux cosmogonies païennes – Raymond Queneau ne manque pas de recourir à ce

<sup>3</sup> « Langage originel » dans l'idiome heideggérien. Voir à ce propos, qui justifie en partie que nous accordions au littéraire entendu comme tel la faculté d'abriter un sens d'origine, Marlène Zarader, *Heidegger et les paroles de l'origine*, Paris, Vrin, 1986, p. 184.

<sup>4</sup> Le sens de ce distique reste par ailleurs, croyons-nous, inaccessible à qui ne se souvient pas en même temps que, pour Darwich aussi, « l'origine de la poésie est sans doute une » (Mahmoud Darwich, 12).

<sup>5</sup> Singularité s'entend alors aussi bien en ce sens particulier que la physique lui prête dans le cadre de la théorie du Big-Bang. Voir Trin Xuan Thuan, *Le chaos et l'harmonie. La fabrication du réel*, Paris, Gallimard, 1998, p. 253 et *passim*.

<sup>6</sup> Voir « Introduction au *Pentateuque* », dans *La Bible de Jérusalem*, Paris, Cerf, 1998, p. 24-25 : « Dès les premières pages de la Genèse on trouve *des doublets*, des répétitions et des discordances : *deux récits des origines* qui, malgré leurs différences, racontent *en double exemplaire* la création de l'homme et de la femme ; deux généalogies de Caïn-Qenân ; deux récits combinés du Déluge » (nous soulignons).

<sup>7</sup> Y reconnaître un pastiche n'est pas sans conséquence pour notre propos, si l'on prend le genre du pastiche pour ce qu'il est : l'entretien original d'un rapport à l'originaire. Voir sur ce point notre étude, « Fin du pastiche et fin de l'Histoire dans l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux* », *L'Année rabelaisienne*, n° 4, 2020, p. 225-238.

modèle génésique qu'on dirait ponctualiste<sup>8</sup>, soit qu'il place au commencement « le noyau qui se fisse et fendu comme fesse » (Raymond Queneau, 99), faisant dériver la pluralité de la division du premier *un*, soit que son « retour sur les origines » lui découvre un « atome primitif » dont « l'éclatement [...] donne naissance à la variété des choses » (Raymond Queneau, 97). Outre l'identité géométrique du noyau et de l'atome, c'est par leur saturation paradoxale, puisque vide d'étendue et cependant pleine d'étendus, que l'un à l'autre symbolise. Sans doute les antithèses qui les caractérisent doivent-elles s'entendre en ce sens : « atome insuffisant atome gigantesque / rien à rien suffisant tout au tout romanesque » (101), et la corrélatrice inclusion de l'infini dans la totalité : « les chiffres autrefois hameçons de zéros / infiniment variés mijotaient en l'atome » (102). Il n'importe dès lors que la *Petite cosmogonie portative* évacue le créationnisme ; elle s'y rapporte comme à son origine, en tant qu'elle fait sienne « l'imaginaire du point » dont Michèle Clément reconnaît la présence dans l'évocation scévienne de la terre comme « point indivisible, et central des hauts cieux » (Maurice Scève, 152), au premier livre de *Microcosme*. Mais cette évocation elle-même ne consisterait qu'en une banale affirmation de géocentrisme, si elle ne succédait à une série de vers qui, ouvrant *Microcosme* et y précédant l'ouverture du cosmos, proposent donc une parole qui tâche depuis son origine d'en circonscrire le point, sous la même forme et dans des termes semblables à ceux de Queneau :

« PREMIER en son Rien clos se celoït en son Tout,  
Commencement de soy sans principe, et sans bout,  
Inconnu, fors à soy connoissant toute chose,  
Comme toute de soy, par soy, en soy enclose :  
Masse de Dêité en soymesme amassée,  
Sans lieu, et sans espace en terme compassée,  
Qui ailleurs ne se peut, qu'en son propre tenir  
Sans aucun tems prescrit, passé, ou avenir. » (Maurice Scève, 149-150)

Ce « PREMIER », *princeps* sans principe, pluriel mais non plusieurs, ce point sans origine depuis lequel point l'origine, c'est le premier mot du poème, déjà plein de la suite qui le remplit et le déploie, « l'explique »<sup>9</sup> : « DIEU, qui trine en un fus, triple es, et trois seras / Et, comme tes Eleus nous eterniseras » (Maurice Scève, 149). C'est aussi, « DIEU » un monosyllabe : il partage avec « Rien » et « Tout » l'unité de profération qui vaut ponctuité dans l'ordre du

<sup>8</sup> Ponctualisme qui pourrait, moins paradoxalement qu'il n'y paraît, expliquer l'absence totale de ponctuation dans le poème. De fait, et en un mot, si le point n'est qu'*au* départ, que *de* départ, il précède la prise de parole, qui finit, ou plutôt commence par s'en passer : « Point n'est besoin pour toi Sélènè de partir » (Raymond Queneau, 100).

<sup>9</sup> Voir, pour cette conception, due à Nicolas de Cues, de « Dieu comme un point qui va s'expliquer [se déployer] dans la création », Hans Straub, *Le curieux désir*, Genève, Droz, 1967, p. 126.

langage. C'est enfin un vocatif : le poème s'adresse à, vient à, retourne *au* point d'origine dont il fait *son* point de départ.

Pour autant, si c'est là un *point d'origine*, il faudra lire jusqu'au bout *Microcosme* pour découvrir qu'au terme du troisième livre Scève parle encore, réécrivant en chiasme les vers cités plus haut, de cela qui, « commencement, et fin principiant son bout, / Son Rien, son Microcosme, unira à son Tout » (Maurice Scève, 302) ; voire, que Scève conclut à l'initiale, louant, dans les deux derniers vers comme dans les deux premiers, « celui, qui fut, qui est, et qui sera, / Et, comme ses Eleus, nous eternisera » (Maurice Scève, 303). Par l'effet de symétrie que l'assimilation des deux seuils établit, et selon la figure même du chiasme, le point que nous identifions au départ tend à se dédoubler. Tout recommence où tout devrait finir, faisant du retour au point d'origine une poursuite au-devant, vers un point désormais devenu d'horizon, « un point, amont », dont « notre figure terrestre n'est que le second tiers d'une poursuite continue » (René Char, 37). Parce qu'il continue, infini, *Retour amont* est à la fois permanent et impossible. Ainsi seulement s'entend qu'à la fin, à « L'ouest derrière soi perdu » qui en est le dernier poème, Char écrit que « le point fond ». « Amont éclate » (René Char, 47).

2. Par suite, que de toute chose l'origine n'est *point*. Parler de *point d'origine*, c'est alors parler de l'origine comme d'un point aveugle, d'un départ qui se dérobe parce qu'il se dédouble, d'un *princeps* qui ne paraît originel qu'en tant qu'il nous en cache un autre qui le précède. Guère absolue mais itérée, absolue comme itération, l'origine – c'est-à-dire, pour parler derridien, *ce qui se répète*<sup>10</sup> – devient secondaire, au sens où la première seconde est déjà la seconde première, où le premier vient en deuxième. Au commencement son retrait, et le Tsimtsoum substitué à la *Genèse* dans la Kabbale lourianique<sup>11</sup>.

On ne s'étonnera donc pas ici de ceci, que c'est précisément dans un texte sur la Thora – entendez sur l'origine de la loi, et sur l'origine comme Loi, comme *arché*<sup>12</sup> – et avouant explicitement sa dette à Derrida, que Maurice Blanchot tourne le plus clairement la formule scripturaire de ce déplacement du point. « Toute écriture première, écrit-il, est déjà seconde, est

<sup>10</sup> Pour une présentation synthétique des enjeux de la « répétition originare » chez Derrida, voir Geoffrey Bennington, *Derridabase*, Paris, Seuil, 2008, p. 23-28.

<sup>11</sup> Nous pourrions également en appeler ici au paradigme islamique, si tant est que la représente telle sentence attribuée à Ja'far al-Sâdiq dans *Bihâr al-Anwâr* ou au Prophète lui-même par les *Illuminations mecquoises* d'Ibn Arabî : « Avant Adam, mille fois mille Adam » (*Futûhât al-Makkiyâ*, VI, Beyrouth, DKI, p. 369).

<sup>12</sup> Voir, sur la polysémie du concept d'*archè*, pris entre « commencement » et « commandement », Reiner Schürmann, 132-133.

sa propre secondarité »<sup>13</sup> (Maurice Blanchot, 2003, 55). De là qu'à Moïse, premier homme des Tables, succède l'anonyme *Dernier homme* du livre, qui lui-même n'est pas innocemment « enfantin » (Maurice Blanchot, 1957, 7) ; de là qu'au « bégaiement, non pas physique, mais "métaphysique" » (Maurice Blanchot, 2003, 56) du premier répond du deuxième le « presque bégaiement », la phrase inouïe couverte par la phrase audible, la « parole [qui] s'est avec une promptitude déconcertante dérobée derrière une autre » (Maurice Blanchot, 1957, 11). En effet, et en tant que bègue, la première parole n'origine rien jamais, car toujours déjà recommence<sup>14</sup> : la Thora noire mosaïque reprend la Thora blanche perdue, l'excipit de *La folie du jour* en reprend l'incipit<sup>15</sup> – si parler d'incipit (*incipio : je commence*) reste possible où tout duplique, et d'excipit sans dernier mot. Dans *Le dernier mot*, Blanchot en revient justement au bégaiement pour le dire :

« Pourquoi un mot serait-il le dernier ? La dernière parole, ce n'est déjà plus une parole, et, cependant, ce n'est pas le commencement d'autre chose. [...] Le dernier mot ne peut être un mot, ni l'absence de mot, ni autre chose qu'un mot. Si je me brise sur un bégaiement, j'aurai à rendre des comptes au sommeil, je me réveillerai et tout sera à recommencer » (Maurice Blanchot, 1983, 77-78).

En clair, pour deuxième point : il y a *point d'origine* car il n'y a *point* d'origine, car il y en a plein, et l'on prendra garde au fait que ces points ne se contredisent pas, mais explicitement se répètent. *Deux parce qu'un*, c'est la seule loi, issue de la seule Loi : « Y a-t-il une Thora ou deux Thoras ? Réponse : il y en a deux, parce que nécessairement il n'y en a qu'une » (Maurice Blanchot, 2003, 53). Appliquer à la loi la loi la double ainsi d'une seconde : « Étant deux, à cause de cela ils étaient trois » (Maurice Blanchot, 2002, 29-30).

Au total, jamais un sans trois – tout point devient de suspension, comme nul mieux que Sangral ne l'a appréhendé. « ... et je suis à la fois un point mort dans le flux / torrentiel du réel » (Stéphane Sangral, 2013, 66) sont de ces vers qui conjuguent, avec la mention explicite de la ponctualité du sujet contracté<sup>16</sup>, une ponctuation qui en figure l'éclatement par la dissémination

<sup>13</sup> Précisons que ce concept d'*écriture* n'est en aucun cas réductible au *littéraire* communément entendu, et qu'il pourrait couvrir jusqu'à la « géométrie originare » dont Husserl admet qu'elle-même, et en tant que telle, est « héritée » (cité par Derrida dans Edmond Husserl, 16, note 2).

<sup>14</sup> C'est là, mais portée au lieu du langage, ce qui est considérable, une idée qu'Aubenque tirait en même temps d'Aristote, selon laquelle « le commencement n'est pas un simple début qui se supprimerait dans ce qui suit, mais au contraire n'en finit jamais de commencer » (Pierre Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, 1966, p. 193).

<sup>15</sup> Ce récit de la fin, qui à peine commencé prend fin (« "Après ce commencement, disaient-ils, vous en viendrez aux faits." Comment cela ! Le récit était terminé. », Maurice Blanchot, 2002, 29), prend fin à peine recommencé. Les mots de l'incipit : « Je ne suis ni savant ni ignorant. J'ai connu des joies. C'est trop peu dire » (Maurice Blanchot, 2002, 9), sont en effet repris à l'identique à l'avant-dernière page.

<sup>16</sup> Au sens où Nicolas de Cues le dit de l'Un, « maximum contracté », dans *La docte ignorance*, Paris, Rivages Poche, 2011, p. 222.

des points non pas seulement *finaux* mais aussi *originaux*, et qui suspendent l'origine comme la fin du discours à un ressassement sans terme. Là encore, comme le suggère en préface de *Méandres et Néant* Eric Hoppenot, « on peut, pour certains poèmes, songer au bégaiement de la langue »<sup>17</sup> (Stéphane Sangral, 2013, 13). Là encore c'est d'un point d'origine qu'il s'agit, d'un « Je ..... Suis ..... Je » de lui-même différent, qui ne cesse pas d'être un sans être étant plusieurs :

« Un point,  
un point en moi, un point en qui je suis,  
un point inexistant, un point qui n'est pas qu'un,  
un point, un point de point, un point de point de point »...

Point d'origine comme de départ, de lui-même départi. *La séparation, c'est le commencement.*

3. Enfin, et par conséquent, que de toute chose l'origine *point*, au sens où cela se peut dire de l'aube, d'un matin encore à paraître. Qu'en effet le commencement soit la séparation n'est vrai qu'à condition de tenir la séparation pour ce qu'en dit Lacoue-Labarthe : qu'elle signifie « mettre à l'écart en vue de préparer » (Philippe Lacoue-Labarthe, 71-72), qu'elle est « l'écart générateur » (Frédéric Neyrat, « Dialectique de la séparation », dans *Multitudes*, 2018, n° 72, p. 86) à partir duquel seulement s'ouvre au-devant l'horizon à distance d'une origine possible. D'elle-même alors distancée, l'origine arrive en retard<sup>18</sup> – ponctualité retardée – et ne peut plus comme telle être séparée de la fin. Novalis dut s'y prendre à deux fois pour le dire : « *Commencement et fin* font un » (Novalis, 185-186), parce que « commencement et fin sont tous deux des *fins* » (Novalis, 100). L'« un », point d'origine, n'est plus avant tout mais en avant de tout<sup>19</sup> : la fin est donc au commencement, où cela commence par finir.

Sans doute est-ce ainsi que peuvent être compris les aveux de Poe, selon lesquels « [“Le corbeau”] avait trouvé son commencement – par la fin, comme devraient commencer tous les ouvrages d'art », redoublés par la glose de son traducteur Baudelaire : « Le compositeur peut commencer son œuvre par la fin » (cités par Maya Lavault, §10). Sans doute aussi est-ce dans cette perspective que doit se lire le premier chapitre qu'a écrit Kafka du *Procès*, intitulé « Fin »,

---

<sup>17</sup> Il suffira, pour s'en convaincre, de citer les premiers mots (mais qu'ils soient premiers, tout le dément) de tel poème d'*Ombre à n dimensions* : « *j'ai un “je suis”, / je suis un “j'ai / un “je suis”* ”, / *j'ai un “je suis un / “j'ai un “je suis” ” ” ...* » (Stéphane Sangral, 2014, 63).

<sup>18</sup> Nous-mêmes arrivons là, en retard, au lieu d'où nous partions – à ce « retard » dont *L'origine de la géométrie*, par Derrida interprétée, entérine le statut éminent d'« absolu philosophique », objet d'une « conscience originaire » (Edmond Husserl, 170-171).

<sup>19</sup> « Et si, suggère Heidegger à l'occasion d'Anaximandre, l'initial était toujours en avant de tout ce qui touche à son terme ? » (Martin Heidegger, 394).

et auquel certains éditeurs choisissent de rendre le primat<sup>20</sup>. Mais s'il faut à la radicalité du propos joindre celle de l'exemple, c'est Blanchot derechef qu'on prendra à témoin, et *L'attente l'oubli*, qui débute en ces termes, c'est-à-dire à son terme : « Ici, et sur cette phrase qui lui était peut-être aussi destinée, il fut contraint de s'arrêter » (Maurice Blanchot, 1962, 7). De cette phrase, qu'il faudrait pour commenter des heures, contentons-nous de dire qu'ouvrant le livre elle le referme, qu'elle en livre la lecture à son interruption – qu'en tant que première phrase elle débute par un *point*. Et dans la mesure où lui succède un immédiat recommencement, où au début du second paragraphe « il résolut de repartir de là » (Maurice Blanchot, 1962, 8), il n'est plus suffisant de dire que cela commence par finir.

Car cela, pour finir, finit par commencer, comme s'en aperçoit qui se rapporte à l'origine grecque de la « genèse » (*gígnomai* : *venir au monde*). L'origine est, au monde, littéralement « ce qui vient » (Jacques Derrida, « Penser ce qui vient », dans *Derrida pour les temps à venir*, Paris, Stock, 2007, p. 20), ce qui point, *ce qui arrive*<sup>21</sup>. En d'autres termes, la syntaxe de l'origine sera bien celle du point final, en tant que dans la fin repose l'origine, que « la fin est le repos du commencement » (Raymond Lulle, 30). Ce dernier paradoxe, Proust le formule lorsqu'il évoque pour Alfred Vallette la possibilité d'une « sorte de préface si vous voulez mise à la fin » (cité par Maya Lavault, §9) ; Simon l'expérimente, lorsqu'il clôt *L'Acacia* sur la perspective de son écriture (Claude Simon, *L'acacia*, Paris, Minuit, 1989, 371) par laquelle débutait vingt ans plus tôt *Histoire*<sup>22</sup>. La redéfinition, qui nécessairement en résulte, du retour à l'origine comme départ *vers* l'origine, et du point final comme point de départ, ouvre dès son départ à la pensée la dimension d'une « étrange identification de l'*arché* et du *telos* » ; notamment chez Aristote, pour qui « tout ce qui vient à être se meut vers une *arché*, c'est-à-dire son *telos* – en effet, ce en vue de quoi une chose est, c'est son *arché*, et la genèse est en vue du *telos* » (*Métaphysique* IX, 8, cité par Schürmann, 142). Changement de cap : point d'origine en vue<sup>23</sup>.

Inversée de la sorte, la géométrie de l'origine en arrive à ce point où elle rejoint ce dont, en commençant, elle s'est départie pour le questionner en retour. Seul, en effet, ce dernier

<sup>20</sup> Nous pensons ici à Vergne-Cain et Rudent, à qui l'on doit l'édition Livre de Poche parue en 2001.

<sup>21</sup> Le recueil dans laquelle Derrida définit par cette formule la déconstruction s'intitule, par un heureux hasard que nous ne résistons pas au plaisir de faire observer, *Points de suspension*, Paris, Galilée, 1992, p. 367.

<sup>22</sup> Sur « l'effet de boucle inversée de l'incipit du roman de 1989, rejoignant l'incipit de celui de 1967 », voir Anne-Yvonne Julien, « Tracés de l'histoire et de la mémoire dans *L'Acacia* (1989) de Claude Simon », dans *Op. cit., revue des littératures et des arts* [En ligne], « Agrégation Lettres 2018 », n° 17, automne 2017.

<sup>23</sup> Il va sans dire, car il n'est malheureusement plus temps d'y venir, que cet axiome est lourd de conséquences politiques.



« concept téléocratique d'*archè* » circonscrit le lieu où concourent « l'archéologie phénoménologique », définie par Husserl comme « questionnement en retour » (Edmond Husserl, « Archéologie phénoménologique », *Les études philosophiques*, n° 106, 2013, p. 369-371), et la « téléologie » qui, pour Derrida le commentant, « peut seule s'ouvrir un passage vers les commencements » (Edmond Husserl, 54, nous soulignons). La géométrie de l'origine, qui identifie en un point le commencement et la fin, retourne à lorsqu'elle *se* retourne en *L'origine de la géométrie*. Alors, en ce lieu même où, à peine esquissée, une poétique de l'origine reste à faire, une origine poétique reste à venir. De sorte que *point d'origine*, d'esthétique devenu éthique, de forme devenu mot d'ordre, nomme enfin un impératif. La parole est à Heidegger : « il nous faut un jour attendre le jadis de l'aurore dans le futur de l'à-venir, et apprendre dès maintenant à méditer le jadis à partir de là » (Martin Heidegger, 395).

## Bibliographie

BLANCHOT Maurice, « Grâce (soit rendue) à Jacques Derrida », *Maurice Blanchot. Récits critiques*, Tours, Farrago et Léon Scheer, 2003, 651 p.

BLANCHOT Maurice, *L'attente l'oubli*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1962, 162 p.

BLANCHOT Maurice, *La folie du jour*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2002, 30 p.

BLANCHOT Maurice, *Le dernier homme*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1957, 147 p.

BLANCHOT Maurice, *Le dernier mot*, dans *Après coup* précédé par *Le ressassement éternel*, Paris, Minuit, 1983, 100 p.

CHAR René, *Retour amont*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1966, 52 p.

DARWICH Mahmoud, *La terre nous est étroite et autres poèmes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2000, 390 p.

HEIDEGGER Martin, « La parole d'Anaximandre », *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1962, 461 p.

HUSSERL Edmond, *L'origine de la géométrie*, Paris, PUF, 1962, 219 p.

LACOUÉ-LABARTHE Philippe, « La séparation, c'est le commencement », *La Réponse d'Ulysse et autres textes sur l'Occident*, Paris, Lignes, 2012, 192 p.

LAVAUULT Maya, « Commencer par la fin, finir sur "l'entre-deux" : stratégies, enjeux et aléas de la composition romanesque dans *À la recherche du temps perdu* », *Fabula / Les colloques* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.fabula.org/colloques/document757.php> (consulté le 11 décembre 2020).

LULLE Raymond, *Ars brevis*, Paris, Bibliothèque rosicrucienne, 1901, 100 p.

NOVALIS, *Le brouillon général*, Paris, Allia, 2000, 351 p.

QUENEAU Raymond, *Chêne et chien* suivi de *Petite cosmogonie portative*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1969, 185 p.

SANGRAL Stéphane, *Méandres et Néant*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2013, 99 p.

SANGRAL Stéphane, *Ombre à n dimensions (Soixante-dix variations autour du Je)*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2014, 111 p.

SCÈVE Maurice, *Microcosme*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Classiques Jaunes », 2016, 389 p.

SCHÜRMAN Reiner, *Le principe d'anarchie. Heidegger et la question de l'agir*, Paris, Diaphanes, 2013, 443 p.